RÉGINE DAUMANN

LES ADOPTÉS

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 979-1-04250-074-0
Dépôt légal : décembre 2023

Chapitre 1

Septembre 1995

Ils sont trois. Ils ont onze ans. C'est leur premier jour de sixième. L'air est doux en cette journée de rentrée, comme si le soleil voulait les maintenir en vacances.

Ils se connaissent à peine et ne savent pas qu'ils vont s'aimer toute leur vie. Leur amitié les isolera des autres mais leur apportera ce qu'ils ne trouvent pas à la maison : des rires, de la complicité et de la tendresse.

Tous les trois ont l'habitude de ne remplir qu'une seule colonne dans les fiches distribuées à l'école. Sacré avantage pour les gosses de familles monoparentales, il y a peu à écrire !

Tonio et Paulo n'ont pas de maman. L'une est morte à l'accouchement, l'autre a décampé quand Paulo avait dix-huit mois. Chez Lisa, le lâcheur c'est le père, alors qu'elle n'était encore qu'un nourrisson.

Ces trois enfants se font appeler par des surnoms qui dissimulent un choix au départ prometteur, Antoine, Paul, Elisabeth, mais au fil du temps sans rapport avec leur quotidien. Alors, quand on a onze ans au milieu des grincements du RER, on s'appelle Tonio, Paulo et Lisa.

Les deux garçons se sont déjà rencontrés cet été, avant la rentrée. Le père de l'un a donné du travail au père de l'autre. Serrurier. Mais au marché des Marronniers, le mercredi matin, on raconte que les deux pères célibataires se seraient connus en prison. La mère de Lisa ne médit jamais avec les autres mamans, d'ailleurs, elle ne leur parle pas. Aucune chance de les croiser, le marché et les légumes frais, ce n'est pas trop dans ses habitudes. Elle préfère l'épicerie du coin de la rue, en rentrant du boulot. Elle s'est installée avec sa fille fin août, dans cette petite ville de l'Est parisien. Il fallait un nouveau départ. Après une tentative de suicide en juin dernier, elle est revenue de l'hôpital amaigrie et la peau plus transparente que jamais. Les services sociaux ont hésité, et de guerre lasse, lui ont rendu sa fille. En fixant les beaux yeux clairs de Lisa, elle lui a promis que cette fois elle s'en sortirait. La gamine lui a souri et l'a embrassée.

À onze ans, on ne veut que croire aux promesses de sa mère. Alors, elles ont quitté le dixième arrondissement de Paris pour quelques stations plus à l'est et des mètres carrés moins chers. Cela n'a pas changé grand-chose.

À l'école, aujourd'hui personne ne parle de prison ou de mère dépressive. Ils sont des enfants un peu petits dans cette grande cour. Mais à trois, on prend déjà plus d'espace. C'est rassurant.

Dans les années à venir, leur amitié va se renforcer. Ils vont prendre l'habitude de fuir leur foyer pour trouver dans leur trio de la sécurité et des rêves. Ils vont courir après un ballon dans les parcs ombragés, se courser en vélo sur les bords de Marne, ou chaparder des olives sur les étals. Ils penseront, sans jamais l'exprimer, que leur amitié est la plus belle chose qui leur soit arrivée. Ils auront tort.

Ensemble, ils se croient invincibles. La bande des trois. Un clan, un îlot. Ils sont trop jeunes pour savoir que trois n'est pas un bon chiffre. Trois c'est un de trop.

Chapitre 2

Vendredi 6 juin 2025, le matin

Ce matin aurait dû être tranquille et serein. Caroline s'est levée comme d'habitude, dix minutes après son mari Antoine, qui depuis toujours prépare le petit-déjeuner pour sa famille. Chez les Guérin, le premier repas de la journée est une institution. Il est à la fois copieux, bruyant et nutritif.

Caroline se colle au dos d'Antoine, passant de la chaleur de son lit à celle de son homme. Ses cheveux blonds, même au réveil, sont lisses, ce qui après quinze ans de mariage ne cesse d'étonner Antoine. Leurs deux filles sont attablées autour de l'îlot central de la cuisine et négocient déjà une soirée pyjama avec leurs copines pour le week-end. Louise, l'aînée, est rentrée au collège en septembre dernier, et la fin de l'année approchant, multiplie les occasions de s'amuser avec ses amies. Sa sœur, Margaux, encore en CM1, est bien décidée à ne pas être lésée et à avoir, elle aussi, son quota de moments sympas avec les copines.

Caroline s'installe devant sa tasse de thé et deux tartines grillées. Son chat, Plume, qui en boule se confond avec un pull en cachemire, déboule dans la cuisine avec l'air étonné de les trouver tous là. Attrapé par Margaux qui le caresse avec la délicatesse d'une petite fille pataude de neuf ans, Plume feint le plaisir, de peur de peiner ses humains. Comme tous les matins, Caroline profite du spectacle d'un quotidien familial simple. Elle s'amuse du réquisitoire de Louise sur son droit à inviter ses amies. Les arguments sont travaillés, passant des bonnes notes à la perspective d'être bientôt séparée de ses copines pendant les deux mois d'été. Son aînée est le portrait de son mari, brune, longiligne, avec des yeux qui disparaissent lorsqu'elle force son sourire pour amadouer ses parents. Sans être en surpoids, elle a la même ossature large que son père, donnant à son corps une impression de solidité. Elle n'a pas pioché que dans le physique d'Antoine, elle tient aussi de lui certains traits de caractère. Comme son père, elle est organisée, posée, et plus raisonnable que devrait être tout individu à l'aube de l'adolescence.

La cadette, en revanche, est le clone de Caroline, une blondinette avec des yeux espiègles et des attaches fines. Il n'est pas nécessaire d'être devin pour savoir qu'adulte, il lui faudra des bracelets-montres sur mesure si elle veut qu'ils tiennent à ses poignets. Margaux a le menton et la bouche de sa mère. Ses lèvres rejoignent naturellement ses pommettes. Ainsi, son visage sourit en permanence. Caroline ne compte plus le nombre de fois où ses amis ont parlé d'une mini-Caro et d'une mini-Antoine.

Autour d'elle, tout respire le bon goût et le confort matériel. L'appartement a été réaménagé par un architecte de renom. Les murs sont blancs pour laisser la couleur aux œuvres d'art que le couple a acquises ces dernières années. Leur choix se porte depuis longtemps sur des grapheurs et des sculpteurs contemporains. Il n'est pas rare qu'ils laissent les enfants à Mounette, la grand-mère de Caroline, pour assister à un vernissage à Genève où à Milan. Ils rentrent le lendemain, chez eux, à Lyon, avec une nouvelle toile sous le bras. C'est Antoine qui a initié Caroline à l'art contemporain, elle qui a vécu chez sa grand-mère après la mort de ses parents, dans une demeure où le moindre objet appartient à la famille depuis trois générations.

Louise tire sa mère de sa rêverie en la suppliant d'accepter une soirée pyjama à la maison ce week-end :

— Maman, dis oui, insiste la petite en joignant ses deux mains en forme de prière.

— Non mon trésor, répond Caroline en approchant son visage de celui de sa fille jusqu'à ce que leurs deux fronts se touchent. Ce week-end, nous sommes chez Mounette. Mais le week-end prochain, promis, vos amies peuvent venir dormir à la maison et passer le week-end avec vous, j'envoie des SMS aux mamans dans la journée. D'accord ?

Louise est autant emballée par ce week-end à la campagne que par ses cours de latin/grec. Elle aime beaucoup son arrière-grand-mère, mais à douze ans, ses copines et son téléphone, c'est toute sa vie.

Mounette vient de fêter ses quatre-vingt-quatre ans. Elle est en excellente santé et a déjà prévu de battre cette jeunesse au badminton. Fière de son statut d'arrière-grand-mère, elle s'occupe régulièrement des filles de sa petite-fille. Chaussant ses baskets, Mounette les emmène plusieurs fois par mois au

musée, au cinéma, et même à des parties de laser game. Elle s'est retrouvée seule il y a huit ans, à la mort de son époux. Mais cela ne lui a pas fait porter le noir pour autant. Ses tenues tournent autour du rouge, de l'orange ou du fuchsia, qu'elle associe au mépris de toutes les règles d'harmonie.

Antoine a repris la gestion de l'étude notariale du grand-père de Caroline il y a une dizaine d'années, après y avoir travaillé en tant que salarié. Il a obtenu son diplôme de notaire juste avant d'épouser Caroline, alors tout naturellement, il est entré dans le cabinet de la famille de sa femme.

Pour compenser la déception qu'Antoine perçoit chez ses filles, il prend le ton d'une célébrité à une nomination aux oscars, et annonce le planning de la soirée. Cinéma sur le canapé, film sur Netflix.

— Avec popcorn et bonbons ? demande Margaux.

— Parfaitement mademoiselle, popcorn et bonbons à volonté, s'engage Antoine, ignorant le regard noir de sa femme qui tente sans jamais y parvenir de limiter les sucreries.

— Trop stylé ! répondent en chœur les filles.

Cette expression à la mode chez les adolescents intrigue toujours Antoine. Pourquoi l'utiliser en dehors d'un contexte de haute couture ? Mais peu importe, l'enthousiasme de ses filles lui suffit à être heureux.

La nuit, il a le sommeil fragile et est sujet aux insomnies. Alors, il profite du silence de l'appartement dans ce quartier bourgeois, conscient d'être le plus heureux des hommes. Marié à celle qu'il aime, papa de deux enfants, il mesure le chemin parcouru et la chance qu'il a eue ou qu'il a provoquée.

Caroline est habituée à cette vie aisée depuis toujours. Ses parents, lyonnais d'origine, s'étaient expatriés à sa naissance pour gérer un hôtel sur une île en Thaïlande. En peu de temps, leur boutique-hôtel était devenue une adresse référencée dans les guides haut de gamme de l'Asie. Alors, lorsque Caroline n'était pas scolarisée dans des écoles privées internationales, elle revenait dans ce lieu paradisiaque où chaque objet est unique et respire le raffinement.

Mais Antoine ne vient pas du même milieu et a dû apprendre les codes du monde feutré de notaire. Au fond de lui, il est resté malgré tout cet étudiant adepte des arts martiaux et jonglant

entre deux jobs pour payer ses études. Aujourd'hui encore, il s'entraîne au krav-maga avec Caroline qui le suit sur les tatamis.

Soudain, le rythme de la maison s'affole. On attrape les sacs de classe, les Stan Smith et les bisous. Antoine et les filles se jettent dans l'escalier, animant les parties communes de l'immeuble. Margaux fait la course avec son père, et comme tous les matins, c'est à celui qui touchera en premier la porte d'entrée du cossu édifice. Louise, plus posée, les suit après s'être assurée que son portable était bien dans la poche de son sac à dos.

Caroline se retrouve enfin seule dans l'appartement. En avalant les dernières gouttes de son expresso, elle consulte la messagerie de l'application de l'école de son aînée, et voit le rappel de la sortie au théâtre de la classe de sixième A. La prof de français emmène à la fin du mois ses élèves assister à « Cyrano de Bergerac » et conseille d'avoir lu la pièce avant. Caroline s'apprête à passer commande sur son téléphone lorsqu'elle se souvient qu'elle a adoré cette œuvre. Elle se rappelle l'avoir lue, sans pouvoir situer le contexte. Avait-elle l'âge de Louise, était-elle déjà adulte ? Quoi qu'il en soit, elle connaît cette œuvre au point de pouvoir en réciter des vers : *Eh bien ! Oui, c'est mon vice. Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse.*

Elle sait que le livre se cache quelque part chez elle. Elle va être en retard au bureau si elle le cherche. Tant pis. L'envie est trop forte. Elle adore que ses filles lui empruntent ses sweats, son vernis incolore ou ses bouquins. La certitude d'être dans son rôle, celui de la transmission du bon goût et de la culture. Elle se faufile dans le bureau où des placards dissimulent une énorme quantité de bouquins. Aucun n'est classé par titre ou auteur, mais Caroline le retrouve assez vite, comme si ses mains savaient avant sa tête. C'est un petit livre au format poche. Il a déjà bien roulé sa couverture si on en croit les coins cornés.

Elle jette dans son sac l'ouvrage en se promettant d'y jeter un coup d'œil à l'heure du déjeuner, mais le livre en décide autrement et s'ouvre dans son cabas à paillettes, laissant apparaître une photo. La voir c'est recevoir un coup de poing dans le ventre. Elle attrape le tirage pour le regarder de plus près. Il s'agit d'une photo prise lorsqu'elle était jeune, à peine majeure. Elle est belle sur ce cliché. Les cheveux au vent, elle porte un jean serré gris et un T-shirt à la couleur incertaine. Elle sourit au photographe et ses yeux diffusent la douceur réservée à l'amour. Peut-être

un peu maigrichonne. Pourtant, ses joues sont plus rondes qu'aujourd'hui, trahissant sa jeunesse. En fixant cette photo, elle a une impression étrange, comme s'il ne s'agissait pas d'elle, mais plutôt d'une autre version d'elle-même. Qui peut avoir pris cette photo ? Le propriétaire de la voiture à côté de laquelle elle pose ? Une vieille guimbarde, un modèle qui n'est plus fabriqué depuis des lustres, une Renault Supercinq rouge à la couleur déjà passée.

Quand Caroline était étudiante à Lyon, elle conduisait la Mini Cooper verte de sa grand-mère, à sept cents kilomètres des falaises en arrière-plan. Les majestueuses falaises d'Étretat. Qui ne les connaît pas, ces falaises abruptes ? Pourtant, la Normandie est bien loin de sa région lyonnaise.

D'une manière générale, elle n'aime pas beaucoup l'eau. Avec les enfants, ils ont souvent organisé des vacances à la mer, mais elle ne choisit jamais une destination balnéaire pour une escapade en amoureux. Quand les filles étaient petites et qu'il fallait les surveiller dans les vagues, c'était toujours Antoine qui se dévouait. Caroline déteste se baigner dans l'océan, et d'ailleurs, elle n'y va jamais. Elle accepte de nager dans les piscines des hôtels ou dans celle de sa grand-mère, mais jamais dans de vraies vagues.

Elle regarde l'heure, elle est en retard pour la première réunion de la semaine. Pas sérieux pour la directrice du département juridique. Un petit message d'excuse à ses collègues accompagne le changement d'heure sur Outlook. Ses gestes sont saccadés. Sa journée est bouleversée, son équilibre aussi. Elle glisse la photo dans son cabas qu'elle attrape avec ses clés et sort de chez elle. Dans l'ascenseur, elle jette à nouveau un coup d'œil sur le livre et un souvenir revient. Un éclair assez flou. Elle se revoit lire ce livre dans l'hôtel en Thaïlande. L'air est étouffant sur la terrasse que la brise de la mer n'atteint pas. Elle s'est réfugiée dans sa chambre pour profiter de la climatisation. Elle pourrait jurer qu'à cette époque, elle est heureuse. Alors, pendant une fraction de seconde, elle profite de ce flashback. Ils sont si rares. En sortant de l'ascenseur, elle est tentée de creuser ce souvenir de bonheur. La lecture du livre lui en a apporté beaucoup, elle y mettrait sa main au feu. Mais l'anxiété est plus forte et monte comme un haut-le-cœur. Cet état ne lui est pas étranger. Lorsque tout va bien, lorsqu'elle vit un moment précieux

avec ses filles et son mari, des pensées sombres la submergent. Dans sa tête, une petite voix murmure :

— Cette vie n'est qu'un leurre, tu vas te réveiller et tu auras perdu tout ce que tu as.

Pas besoin d'être psy pour supposer que la disparition brutale de ses parents dans le tsunami de décembre 2004 est à l'origine de ce sentiment permanent d'insécurité. Alors, depuis longtemps, elle goûte le bonheur avec la certitude qu'il peut s'arrêter à tout instant, sans prévenir.

En arrivant au bureau, elle prend la photo dans ses mains et se promet d'en parler à son mari. Ils se sont rencontrés l'année où ils fêtaient leurs vingt-quatre ans. Sur cette photo, elle est à peine majeure. Il saura quoi penser de ce cliché. Il sait toujours tout.

Quand elle rentre dans la salle de réunion, elle présente le visage serein habituel de Caroline Guérin, une femme élégante et sûre d'elle. Mais sous cette façade, l'angoisse s'est engouffrée, avec une chanson non fredonnée depuis longtemps :

— Il suffira d'un signe, un matin…

Cette photo prise à Étretat ne colle pas avec son histoire. Si jeune, Caroline ne vivait pas en France mais à des milliers de kilomètres des côtes normandes. Et si elle a été amoureuse avant Antoine, qui était-ce ? Est-il encore vivant ? Alors, quand sa collaboratrice liste les sujets à l'ordre du jour de la réunion, la petite voix dans sa tête continue :

— Il suffira d'un signe, un matin, un matin tout tranquille et serein.

Cette chanson appartient à un autre siècle, à une autre époque, à une autre vie. La photo aussi.

Elle essaie de se concentrer sur les paroles de sa collègue, mais son esprit revient sans cesse sur elle à Étretat, devant la voiture rouge. Qui regarde-t-elle avec les yeux de l'amour ? Pourquoi existe-t-il une photo d'elle à un lieu où elle n'est pas censée avoir été.

Un mot s'affiche devant elle. Mensonge. Il a l'effet d'une vague violente et résonne dans son corps comme une sonnerie.

Caroline n'écoute plus la présentation de sa collaboratrice, qui, assez perplexe, se demande ce qu'elle a pu dire pour que sa chef rougisse autant.